Bibliothèque anarchiste

Le Droit social
Grèves et Révolution
5 mars 1882

extrait le 11 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°4 du *Droit social*
Le Droit social, publié à Lyon de février à juillet 1882, est le deuxième journal anarchiste de l'histoire de France.

bibliotheque-anarchiste.com

Grèves et Révolution

Le Droit social

5 mars 1882

Il y a quelques jours, la débâcle financière faisait oublier nos honorables politiciens : les petits propriétaires, les petits commerçants faisaient entendre leurs plaintes. Ils criaient : au voleur ; la presse faisait chorus avec les ruinés ou décavés, c'était le porte-monnaie qui était à l'ordre du jour.

Aujourd'hui encore, la politique est écartée, ce n'est plus l'épargne du commerce ou de l'industrie, c'est la vie même des producteurs qui est en jeu, c'est la société toute entière qui est ébranlée, de la Grand'Combe, de Molière, de Bessèges, un cri de guerre a retenti. La Grève ! Que ce mot par lui-même contient de haine, de privation, de souffrance, combien mieux que toutes les phrases il démontre la mauvaise organisation de notre société ; l'antagonisme des intérêts, la nécessité de la Révolution dont il n'est que l'avant-coureur, comme les volcans font entendre de sourds grondements avant leur irruption, les déshérités font entendre leur cri de lutte.

Troublés dans leur quiétude, nos dirigeants se demandent, cherchent qu'elles pourraient bien être les causes de ces grèves qui troublent leur existence d'orgie et de débauche.

Ils cherchent ce qui a pu motiver de la part de cet outil qui s'appelle ouvrier, cette révolte contre son propriétaire, seigneur et maître.

Ils feignent de ne pas comprendre qu'une machine a besoin d'être entretenue, a besoin de consommer, que ce soit une locomotive il faut du charbon ou elle s'arrête, que ce soit un métier à tisser il faut de l'huile ou il se brise, que ce soit l'*homme* il faut le nourrir, ou il s'anéantit, il meurt.

C'est avant de mourir, c'est quand les souffrances deviennent intolérables qu'il fait, comme le pivot qui n'est pas graissé, entendre son cri d'avertissement qui indique qu'il a besoin, qu'on doit le satisfaire ou il va s'arrêter de produire.

Mais la vigueur, la dextérité que le patron mettra à satisfaire les besoins de sa machine, fer ou fonte, se changera en une lenteur, une mauvaise volonté pour donner à son outil humain les moyens nécessaires à son existence.

Il lui importe peu, en effet, que les ouvriers qu'il occupe aujourd'hui disparaissent demain, ils seront remplacés par

Demain, peut-être, la révolution en parole sera remplacée par la révolution en fait.

Demain, peut-être, las d'être sans cesse sur le point d'être massacrés par l'armée que l'on met au service du capital, les grévistes chercheront une sauvegarde dans l'arrestation comme otage de leurs patrons et répondront coup pour coup, mort pour mort.

Demain peut-être les soldats ne voulant pas massacrer leur père, leur mère, leur frère, se souviendront qu'ils sont aussi des esclaves, ils tendront une main fraternelle aux travailleurs les exploités, et ce jour-là, qui est proche, ce sera la Révolution et le moment sera venu, où comme les Trappistes le charlatan politique devra courber la tête et dire à l'exploiteur capitaliste :

Frère il faut mourir !

d'autres qui produiront 10 ou 15 ans et qui, à leur tour, disparaîtront pour faire place à d'autres machines humaines.

Nous savons que la cause que nous donnons des grèves n'est pas celle trouvée par nos dirigeants. C'est à qui, en effet, par la plume ou la parole prouvera que les grévistes sont poussés par des meneurs à la solde des partis politiques qui combattent le gouvernement établi.

Pendant l'Empire, toute la presse bonapartiste trouvait des républicains à la tête des grèves ; aujourd'hui c'est la presse républicaine qui trouve que les grèves sont fomentées par des bonapartistes. Seule la grève de Bessèges a fait trouver une autre cause, les bonapartistes seraient remplacés par des Anglais qui pousseraient les mineurs à la grève afin de pouvoir lutter plus avantageusement contre les compagnies minières françaises.

Nous ne nions pas la concurrence effrénée du commerce et de l'industrie, nous reconnaissons même qu'elle rend de jour en jour l'emploi de la machine, fer ou fonte, plus nécessaire, consommant moins que la machine humaine.

Nous sommes aussi obligés de constater qu'elle fait jeter sur le pavé des milliers de travailleurs qui, à leur tour, se font concurrence et arrivent à donner leur force musculaire, leur intelligence pour le morceau de pain juste suffisant pour ne pas mourir d'inanition.

Nous ne nions donc pas les effets désastreux de cette lutte de bon marché, nous présentons, nous aussi, un remède à cette déplorable situation, ce remède n'est pas le même que celui de nos dirigeants, ce n'est pas dans des conventions commerciales plus ou moins libres-échangistes ou protectionnistes. Que l'on mette un droit d'entrée sur les charbons d'Angleterre afin de protéger les Compagnies minières françaises, les mineurs n'y gagneront pas un iota car ils n'auront pas cessé d'être outil.

On dira peut-être que les compagnies françaises n'ayant pas cette concurrence à soutenir, pourront aug[1]ter leurs produits, ce qui leur[2]ermettra d'augmenter leurs ouvriers.

1. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
2. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.

Non, mille fois non, le désir de s'enrichir motivera la concurrence entre compagnies ou patrons français et au lieu du libre-échange où les travailleurs de toutes les nations sont exploités par tous les capitalistes, nous aurons les travailleurs d'une seule nation exploités par les capitalistes de cette même nation.

D'ailleurs le progrès mécanique nécessite lui-même cette concurrence ; pourquoi, en effet, établir de nouvelles machines si l'inventeur ou le possesseur de l'invention ne peut en profiter en augmentant sa production, ce qui le force, pour l'écouler, à la livrer meilleur marché que les autres industriels. Notre société est ainsi constituée que le progrès mécanique, au lieu d'apporter un bien-être, produit plutôt la misère en arrachant aux ouvriers la quantité de travail qu'ils avaient à fournir et dont la rétribution leur permettait de vivre.

Seuls les socialistes poursuivront la mise en commun de l'outillage, de la matière première ainsi que le produit de cet outillage et de cette matière puissent faire que ce progrès devienne une source de bien-être pour tous les producteurs. Cessant en effet d'appartenir à une minorité d'individus, l'exploitant au profit de tous, il deviendra une source de bien-être en augmentant la production tout en diminuant la dépense de fatigue.

Pour nous il n'y a donc qu'un seul remède aux grèves, c'est la suppression du salariat, c'est le sol au paysan, le sous-sol au mineur, l'outil à l'ouvrier.

Pour atteindre ce but la Révolution est nécessaire. Révolution faite en dehors de tout pouvoir politique, faite par les travailleurs eux-mêmes.

Donc ce n'est qu'au point de vue de l'organisation des forces révolutionnaires que nous envisageons la grève, car si nous ne considérons que le peu de résultats matériels qu'elle donne, nous ne serions pas loin sinon de la combattre du moins de rester indifférents.

Mais la Révolution que nous voulons accomplir, cette prise de la mine par les mineurs, de l'outil par l'ouvrier nécessite une évolution dans l'esprit du peuple, ce qui est impossible en période normale, la société étant ainsi faite que tout développement intellectuel est impossible pour la classe ouvrière, ce n'est pas après 12 ou 13 heures de travail que l'ouvrier peut étudier, le corps a besoin de repos, bien heureux quand les soucis de la famille ne rendent pas ce repos impossible.

Pour les ouvriers privilégiés qui ne sont assujettis qu'à 10 heures de fatigue, on les amuse par la politique courante, par le changement de ministère ou de tout autre fonctionnaire ; seule la Grève met les prolétaires dans la nécessité d'étudier les causes de leur misère, les oblige à diviser l'humanité non en parti politique mais en exploiteurs et en exploités, seule elle donne la dignité d'homme à tous les esclaves du capital.

Qui a vu en effet dans ces grandes usines ces milliers d'ouvriers se heurtant, se bousculant au coup de sifflet de la machine, au son de la cloche pour rentrer à l'atelier, tous courbent la tête, obéissent au moindre mot des gardes-chiourmes du capital.

En voyant cet assujettissement, cette obéissance on douterait de la Révolution, on se demande si cette masse d'esclaves aura le courage de se révolter.

Vient le jour de la grève. L'ouvrier relève la tête ; il parle à son maître d'égal à égal, il lui dicte ses conditions, ce n'est plus un esclave, c'est un être humain qui réfléchit et agit de sa propre volonté. C'est dans ces moments d'effervescence popula[3]ue nous, révolutionnaires, nous puis[4]ourage de poursuivre notre œuvre de[5]ormation.

C'est dans ces périod[6] bouleversement que nous constatons le[7]ogrès de l'idée révolutionnaire. Jusqu'aujourd'hui, c'est au cri de vive la République, c'est sous le drapeau tricolore que les ouvriers faisaient entendre leurs réclamations. À Roanne, à Bessèges, à Molières, c'est au cri de vive la révolution sociale, c'est sous les plis du drapeau rouge que se groupent les prolétaires.

3. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
4. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
5. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
6. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
7. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.